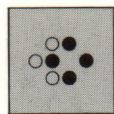


JEAN~PIERRE  
CETON  
RAPT  
D'AMOUR



P.O.L







Rapt d'amour

DU MÊME AUTEUR

Rauque la ville, *éditions de Minuit.*

Jean-Pierre Ceton

# Rapt d'amour

*P.O.L*  
26, rue Jacob, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L. éditeur, 1986  
ISBN : 2-86744-058-0



Luma-terroriste (11), Le sourire doux (25), Une soirée d'histoires (31), Visées parallèles (57), Amour visite (65), La mort nulle (73), Old Jean (77), L'écran blanc (89), Météorites (101).



C'était drôle, à ce moment précis, d'avoir fixement présente cette phrase d'une simplicité égarente — « Les rêves ne sont pas toujours ce qu'on croit » — que j'avais dû lire dans une revue générale pour femmes et hommes d'intérieur. Quand justement je n'arrivais pas du tout à distinguer si je rêvais ou vivais hors rêve. J'étais seulement conscient de connaître des états avancés d'hallucination que je vivais comme une drogue, en fait comme la vie en général ou la pensée plutôt : je travaillais avec. J'en étais sûr autant que je le vivais, ce qui ajoutait à cela.

Passons sur les séries de bruits, éclatés, mouvants, grondants. Le monstrueux m'intéresse peu, je note la fréquence basse et laisse faire. Je parviens

à séparer des sons qui se répètent de très nombreuses fois en des instants quasi ponctuels puis se renouvellent transformés en d'autres sons. Surtout je vois — ayant les yeux fermés, est-ce que je rêve ? — des visages, en masse au propre sens du terme, non par addition mais par modification. A quoi se surimprime, à cet autre moment, un décor général de livres. Là je pense : en liaison j'imagine à ce décor d'appartement où je suis allé, était-ce hier, avant-hier ? un mauvais plan, rejoindre une copine qui s'ennuyait après avoir vidé bouteille d'alcool et pipes de french chanvre comme trente-six. Vision de l'appartement, je réentends l'absence de musique, quelques vieilles personnes et une dizaine d'enfants d'âge moyen, assez gras, à l'air de souffrance d'être jeunes et d'attendre le vieil âge avec des soupirs pseudo désirants. Et tous les murs recouverts de livres. Comme tapissés, les murs. De cette masse de livres qui m'en dégoûterait comme les étals de viande-bouffe me donnent envie de ne laper que du chocolat doux venu des îles. M'approchant, croyant encore à des faux, je n'ai vu que des livres me déplaisant...

Maintenant je fixe sur les livres. Je déteste. J'exècre ce mode le plus commun du monde moderne de fixer comme ça sur quelque chose de précis, et que ça dure. On peut en rire, je m'y essaie. A cet instant je crois avoir un livre sous la main, oui je l'ai, un énorme qui croît en pages à

mesure que je le découvre et qui me désespère comme tant à constater que ce n'est qu'un livre par sa matérialité. Et pourquoi pas illustré, je me pense riant ? Les visages reviennent, sans doute revenus avant, ce pourquoi j'ai pensé « illustré ». Les visages en nombre, et leur corps en toute normalité, dont celui de l'auteur du décor des livres qui jouit grisement de me voir intéressé croit-il par ses livres, je lui dirais que je déteste les décors peut-être, il me propose — une bouteille à la main — de consulter si je veux l'un d'eux, tellement son sourire, qu'il en oublie de me servir. Je ne sais plus si c'est la bouteille ou le livre qui est tombé sur la carquette. Une odeur âcre de chat ou de chien, je n'arrive jamais à faire la différence, je siffle les chats et appelle un chien un chat. Je déclenche une lumière, prends une cigarette de tabac dont j'use comme si je fumais du petit chanvre, puis coupe la radio. Pire que tous les chiens qui hurlent dans toutes les forêts du monde. Des bruits comme jamais entendus, d'un volume comme je l'aime parfois pour d'autres musiques, des interactions à n'en plus finir productrices de séries sonores se décomposant ou se composant, comment savoir ? Je crains trop la composition, je voudrais changer comme on peut le faire d'un programme. Des arrivées incessantes de sons les plus divers accélèrent une composition que je perçois en termes d'application. Je remarque que

tout ceci s'exacerbe quand je regarde mes livres. Je m'en vais vite les cacher derrière le gros fauteuil, je vois le fauteuil en livres...

Je me suis endormi, réveillé, le fauteuil est là, il n'est plus qu'un seul livre. C'est un livre rare de merveilles, celui d'une histoire sublime comme il n'en a jamais existé. D'amour bien sûr, superbe, je raconte pas. Donc je m'endors, je rêve que je m'endors. J'ai la main posée sur des piles de livres. Avec une pile j'en construis une autre et ainsi de suite. Tous ces livres racontent la même histoire. D'amour. Je m'en sors, ne conserve que le personnage. C'est Louma — que j'aime évidemment — la belle jeune fille de l'histoire d'amour, mais quoi ? quelle histoire ? De ma tête, d'un livre de ces livres, mais lequel ? Oui j'y suis, le fauteuil, pourquoi le fauteuil ne serait pas un livre ? Et, est-ce que je sais si je préfère les fauteuils ou les livres ? Je pense, je rêve que je pense que je suis un peu radicalement fou, et m'en réjouis comme d'une liberté attendue. Je vois Louma, je me la représente bien, je vis d'elle. Louma revient, j'en suis heureux. Elle est très belle, originaire d'un pays inconnu, elle a fait ses classes en Europe du Sud et maintenant elle est ici venue pour apprendre une langue nouvelle. Mais elle s'y perd avec les langues anciennes, alors elle fait de la pratique, chante, éructe de son corps total cette langue qu'à peine elle entrevoit dire au plus près de sa vie sa pensée son corps, que tout

d'elle en change à mesure. J'entends bien ce qu'elle dit mais suis gêné par ces piles de livres qui me brûlent la main. Là je m'éveille subit, c'est facile, à temps pour déposer la cigarette consumée sur mes doigts. Donc je ne dors plus, le fauteuil n'est pas un livre, je bois un verre d'eau, mon estomac va mieux donc toute ma personne. Je ris en pensant à Louma. Je recherche ce que je lui disais, ferme les yeux en reprise de rêve, donc je préfère le rêve. J'en ris. Je ne trouve pas. Je ris jusqu'à rêver que je ne retrouve pas ce que je lui disais. A ce moment, les sons sont marins, vagues, tempêtes, bruissements infinis. Louma s'étire sur une plage, riant folle les bras en l'air dressés, comme si elle écoutait une musique précise qu'elle rythmait sur les bruits de la mer. Louma s'arrête soudain. Je veux encore entendre les sons marins qui correspondaient si bien à la gestuelle de Louma. Je ne produis plus que des sons mécaniques et violents qui s'assombrissent en crépitements... Quand je ne rêve plus je comprends que c'est Louma qui parlait, comme elle aurait pensé à moi, et non moi qui le faisais. Il me revient clairement qu'avec force elle disait être seule sur la terre. Je m'éveille en sursaut ou rêve que je m'éveille à cause de cette découverte soudain que dans le livre il n'y a pas d'autre personnage que Louma. Donc Louma est seule sur la terre de ce livre, et l'histoire d'amour est celle du désir de Louma d'un amour de s'aimer

follement d'amour. Juste d'amour de l'ivresse de l'amour qui rend folle au point de n'être plus d'aucun monde, donc elle est seule sur la terre de l'amour dans l'histoire qui est celle de ce livre rare et unique qui est le fauteuil derrière lequel sont cachés tous les autres livres. Ce qui me semble alors d'une cohérence et d'une logique rassurantes à m'endormir jusqu'au plaisir.

Je suis en train d'absorber un verre d'alcool et j'allume de concert la radio et une cigarette. Voici Louma cherchant l'objet de cet amour qui n'est que du désir, désespérée de ne jamais le trouver, errant dans les innombrables chemins qu'elle peut s'imaginer, un jour elle croit apercevoir dans le regard de quelqu'un une similaire aspiration d'essentiel à l'amour. Complication dramatique, cet être s'écroule sous ses yeux d'une balle égarée tirée par des terroristes qui faisaient semblant de faire un casse dans une boutique minable tandis que d'autres d'entre eux faisaient sauter à deux pas de là une banque de données sur la population générale.

Je décide de remettre en place les livres de derrière le fauteuil. Désormais à leur place sur des étagères inouïes. De même les livres placés bas le long des murs que je n'apercevais pas reprennent leur place habituelle des livres de toujours. J'hésite à réordonner ceux placés dans les armoires à cuisine et d'aller chercher d'autres mis en dépôt à



la cave. J'ai beaucoup de livres, j'ai toujours eu cette chance ou cet embarras de trouver des livres. Partout là où je suis passé, dans les multiples appartements que j'ai occupés. Souvent quand j'arrivais, les services étaient en train de faire disparaître les dernières marques de vie des gens morts ou transplantés. Alors je disais : laissez, laissez, je vais m'occuper de tout ça. De tout ? Les rideaux, et les vieux morceaux de meubles cassés, et les livres ? Oui, oui j'allais m'en occuper. Et les gens du service me laissaient faire, me trouvant un peu bizarre sans doute. Après c'était accablant et génial. De classer, de ranger, de découvrir ceci cela, et finalement de garder ou de jeter. Parfois j'arrivais trop tard, je n'ai ainsi pu récupérer que le deuxième tome d'une jolie édition de « Le rouge et le noir » malgré mes réclamations auprès du service, c'était évidemment trop tard. Une autre fois, j'étais dans une situation similaire mais à la demande même du service qui avait repéré mon efficacité, et ceci pour quelque argent que je ne rejetais pas depuis que je n'étais plus riche. La baraque était parsemée d'objets, assez mineurs, absolument inclassables. Et surtout de livres, des milliers. C'était vraiment trop, et des livres, comment dire ? Je raconte pas. J'ai dû appeler les débardeurs, bien sûr j'ai fait le tri avant qu'ils arrivent. J'ai fait quelques découvertes, je me souviens, une vie d'Oscar Wilde, et puis un livre

que j'ai vite mis dans le tas de ceux que je conservais — s'intitulait « J'ai choisi l'opium » — avant de me rendre compte qu'il s'agissait d'un jeu de mots sur la formule assez jolie de Marx qui n'avait j'imagine jamais dû prendre d'opium de sa vie. J'ai gardé d'autres livres encore, je cherche, je n'arrive pas à me souvenir. Quelle importance ? Louma à ce moment revenue, je la surprends qui sort de derrière les étagères de livres. Louma s'échappe, j'accepte, mais de quel livre ? J'ouvre les yeux, il fait noir, je préfère m'éveiller et penser. Lumière. Le fauteuil est bien un fauteuil. Le jour où les débardeurs sont venus, eh bien ils ont ouvert tout naturellement le toit de leur camion et de l'étage ont jeté directement les livres. Avant ils avaient fait l'estimation, m'affirmant qu'ils les prendraient les livres parce qu'ils pensaient bien trouver deux ou trois fêlés pour en racheter, l'usine à livres vieux pour en refaire de nouveau ne payant pas assez cher. Quand le camion a été plein, ils se sont arrêtés, c'était ridicule, il ne restait qu'une quinzaine de livres. J'ai insisté, rien à faire, ils me fatiguent. Louma exprime clairement ceci : « Je viens de voir, je viens te voir. » Je lui dis que ce n'est pas pareil, ce qu'elle vient de voir et qu'elle vienne me voir. Elle dit que si ou bien s'est échappée encore. Louma, Louma, je t'aime beaucoup, tu me plais tant, tu es... Je n'arrive pas à dire qu'elle est « un ange de messager indescriptible ».

Ce n'est pas une phrase possible, je m'en rends compte. Elle me prend la main, Louma et moi on se promène, elle m'embrasse parfois et moi je commence une phrase ou recommence. Et la continue par d'autres phrases, écrivant une histoire que jamais je n'ai vécue ni imaginée encore. Je l'écris dans ma tête mais c'est très difficile car, chaque fois que j'écris une nouvelle phrase, je dois me remémorer toutes les phrases écrites précédemment. Je persiste jusqu'à m'arrêter d'épuisement quand les phrases deviennent du bruit, que du bruit, des séries de bruit... Les livres laissés par les débardeurs, j'ai décidé de les garder, sans doute par goût du hasard statistique. Il y en a quinze, j'ai du mal à m'empêcher de les classer, les prends un par un et fais autant de tas que de livres. Que faire d'un guide édition 1921 de la Sicile via Gênes, Barcelone et Naples ? Il y a plusieurs livres religieux mais je ne vais pas faire un tas spécial religieux car beaucoup sûrement iraient dans celui-ci. Louma réapparaît sur l'autre étagère, je ne la reconnais pas, j'ai dû me tromper, et peut-être depuis le début. Je rêve sans doute, comme à ce moment je prends une cigarette je me dis que ce n'est pas un rêve. D'ailleurs pourquoi dire rêver, et non parler de pensée même réduite durant que l'on dort ? Ayant entendu une sonnerie je vais spontanément ouvrir la porte, il n'y a personne, je reviens, je dors, et je re-rêve. Ça sonne encore de temps à

autre. Je branche une radio au hasard, ça sonne toujours, cette radio ne diffuse que des sonneries, c'est possible une émission spéciale sur les sonneries, je m'endors avec des sonneries ce qui n'est pas désagréable. Puisque je ne reconnais plus Louma, je ramasse les quinze livres en une seule pile et recommence. Il y en a quatre gros dont le guide sur la Sicile, sept assez minces et quatre moyens. Restent cinq pages comme détachées de l'un d'entre eux, pages quatre-vingt-dix-huit et quatre-vingt-dix-neuf, et pages cent quarante, cent quarante et un et cent quarante-deux. Je cherche à les réintroduire dans l'un des quinze livres mais à aucun d'eux il ne manque ces pages. Je les accepte comme élémentaire d'un seizième livre que tout de suite je cherche à reconstituer. Tentant de relier ces pages à d'autres virtuelles. J'en perçois vite l'impossibilité, d'où pouvait sortir cette écriture, combien de pages pouvait avoir ce livre ? Je m'absente. Etait-ce à ce point important ? Je m'absente. « Important » devient gros et chante. « A ce point d'importance » s'accroît et tournoie. « Il n'en revenait pas d'être à ce point d'importance en rentrant ivre et autre de la plage. » Le grossissement ne s'interrompt plus. « Il avait marché si longtemps dans l'univers qu'il n'en revenait pas d'être à ce point d'importance en rentrant ivre et autre de la plage alors qu'il se tenait droit dans l'ascenseur si lent de l'hôtel. » « Jus-



J'ai dû traverser ce salon pendant cette fête quand ils tournaient autour d'elle, Aimée-Sophie, et qu'elle sans le savoir elle cherchait quelqu'un pour cette nuit-là aimer, mais on parlait trop dans cette fête, elle a dû repartir dans la nuit.

Marguerite Duras

**Collection OUTSIDE, dirigée par Marguerite Duras :** « *Je voudrais bien avec cette collection que revienne la lecture illimitée, celle qui ne s'arrête pas avec la fin du livre.* »



9 782867 440588

Maquette : Jean-Pierre Reissner

ISBN : 2-86744-058-0

F10058-86-IV

65,00 FF